

TROIS FOIS
LA FIN DU MONDE

De la même auteure

La cote 400, Les Allusifs, 2010 (10/18, 2013)

Le journal d'un recommencement, Notabilia, 2013

La condition pavillonnaire, Notabilia, 2014 (J'ai Lu, 2015)

Quand le diable sortit de la salle de bain, Notabilia, 2015
(J'ai Lu, 2017)

Rouvrir le roman, Notabilia, 2017

Sur l'auteure

Sophie Divry est née en 1979 à Montpellier et vit actuellement à Lyon. Son premier roman, *La cote 400*, (Les Allusifs, 2010; 10/18, 2013) a été traduit en cinq langues. Chez Notabilia, elle publie en 2014 *La condition pavillonnaire*, qui reçoit la mention spéciale du Prix Wepler, suivi de *Quand le Diable sortit de la salle de bain* (2015; J'ai Lu, 2017) et d'un essai: *Rouvrir le roman* (2017; J'ai Lu 2018). *Trois fois la fin du monde* est son cinquième roman. Sophie Divry est également chroniqueuse dans l'émission «Des papous dans la tête» sur France Culture.

Sophie Divry

TROIS FOIS
LA FIN DU MONDE

Roman

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018
© Visuel: Paprika
ISBN: 978-2-88250-528-6

Je remercie particulièrement Julia Beaudoin et Mathieu Buffin, éleveurs de brebis à Brussieu (Rhône).

Pendant l'écriture de ce livre, l'auteur a bénéficié d'une résidence à la maison d'écrivains De Pure Fiction (Lot).

*Il faut venir en prison pour comprendre
Robinson Crusoé.*

Jean ZAY, *Souvenirs et Solitude*

I

LE PRISONNIER

Ils ont tué mon frère. Ils l'ont tué devant la bijouterie parce qu'il portait une arme et qu'il leur tirait dessus. Ils n'ont pas fait les sommations réglementaires, j'ai répété ça pendant toute la garde à vue. Vous n'avez pas fait les trois sommations, salopards, crevards, assassins. Les flics ne me touchent pas, à quoi bon, ils savent que je vais en prendre pour vingt ans pour complicité. Moi j'attendais dans la voiture volée. Quand j'ai vu la bleusaille, il était trop tard pour démarrer, ils se sont jetés sur moi, m'ont plaqué à terre. C'est de là que j'ai vu la scène, rien de pire ne pouvait m'arriver: Tonio tué sous mes yeux. Mais pourquoi ce con a-t-il fait feu?

Il était mon dernier lien, ma dernière famille. Notre mère est morte quand on avait vingt ans, on n'a jamais eu de père. Tonio assassiné, je suis désormais seul sur la terre, je n'ai plus d'amis, tous se sont détournés de moi, ni d'amantes, j'étais à ce moment-là célibataire, je n'ai plus qu'un immense chagrin qui me déchire, me révolte. J'en veux à mort aux flics, je m'en veux à moi aussi. J'aurais

dû empêcher Tonio de faire cette connerie. J'étais sûr que ce braquage était une mauvaise idée, qu'il allait à sa perte. Mais comment est-il fait celui qui laisserait perdre son frère sans prendre le risque de se perdre avec lui? En ces temps-là, il y avait des frères, on se rendait des services et il y avait des hommes pour vous punir. Voilà pourquoi je me retrouve un soir devant la porte de la prison de F.

C'est le mois de juin, il fait chaud à l'intérieur du fourgon de police. Les précédentes nuits ont été si affreuses que je me suis assoupi durant le trajet. L'arrêt du moteur me réveille. La première chose que j'aperçois quand les flics m'extraient de la voiture, c'est une porte noire encastrée dans un mur d'enceinte de vingt mètres de haut, un mur tout en béton. Un des deux flics m'enlève les entraves que j'ai aux pieds. L'autre appuie sur l'hygiaphone. Une caméra de surveillance cligne au-dessus de nous.

Le métal de la porte renvoie la chaleur de cette fin de journée. Mes yeux sont douloureux, j'ai trop pleuré les nuits précédentes. Derrière nous, il y a des champs jaunes et secs, je remarque qu'ils viennent d'être moissonnés. Encore un centre de détention établi loin des villes, posé au milieu de champs plats et mornes, sans reliefs saillants où poser le regard.

À quelques centaines de mètres, je vois une rangée de pavillons minables, sans doute construits là pour loger des gardiens, à l'écart eux aussi de toute société. Le soleil se couche entre ces maisons. Mais je ne peux pas contempler plus longtemps. La porte noire s'est ouverte, une main grise en sort, attrape la chaînette reliée à mes menottes et me tire de l'autre côté du seuil.

On avance vers une seconde enceinte à peine moins haute que la première et surmontée de barbelés. Je marche sans rien dire. Au-dessus de nous, un filet de sécurité découpe le ciel en petits carrés. Le portier me fait franchir ce second mur par un portail grillagé. Au passage, je croise son regard, affreusement vide.

À présent c'est une cour triangulaire, bitumée, qui semble servir de cour de livraison. Devant nous un bâtiment délabré de quatre étages dont les fenêtres sont dépourvues de barreaux. C'est sans doute le bâtiment administratif du complexe pénitentiaire. Le type ouvre une porte qui grince de manière sinistre et caricaturale. Après plusieurs couloirs très vivement éclairés, on me fait asseoir dans une salle d'attente. On m'enlève enfin les menottes.

Je me masse les poignets. Je m'étire. Je suis jeune, j'ai faim, j'ai sommeil. Je voudrais dormir, ne penser à rien – ne pas avoir peur, ne plus avoir mal dans le ventre, là où s'est logée la douleur depuis que j'ai vu le corps de Tonio sur le trottoir. Je fais quelques pas pour ne pas me laisser envahir par le

chagrin. Au moins, je me dis, y'a plus de flics ici. Mais l'étroitesse de la pièce m'angoisse. Un haut-parleur interrompt mes pensées. Je dois me lever. Je dois venir par ici.

La pièce suivante est vaste et blanche. Je m'y sens tout de suite très mal à l'aise, car elle n'a aucune fenêtre. Derrière un comptoir sont postés trois petits hommes qui grattent du papier. Chacun a une casquette grise sur la tête. Sur une affichette est marqué en lettres capitales : GREFFE – VEUILLEZ OBTEMPÉRER. Au sol, une ligne rouge quasiment effacée par des milliers de piétinements.

«Mettez-vous derrière la ligne et déshabillez-vous», ordonne sans lever les yeux celui qui semble être le chef. Sa voix m'a fait sursauter. C'est une de ces voix sorties d'un amplificateur posé sur un larynx détruit par le tabac.

«Déshabillez-vous !», répète la voix métallique comme je n'ai pas obéi à l'instant même. J'enlève un par un mes vêtements. «Le slip aussi», grésille la voix. Je le retire en serrant les dents. Finalement, c'est comme chez les flics, tous des pourritures.

Soudain je bondis de terreur. D'une trappe est sorti un chien noir, un énorme chien noir. Sans avoir rien prémédité, je me suis réfugié derrière le guichet.

«Sortez de là», ordonne le greffier sans montrer plus de surprise.

Le deuxième dit : «Retournez à votre place.»

Le troisième : «Laissez-nous travailler.»

Ces ordres, dits sans énervement, me sortent de mon épouvante. D'ailleurs le chien ne s'est pas rué sur moi mais sur mes vêtements.

C'est un chien-loup aux poils courts, athlétique, à la robe noire et soyeuse avec des taches marron qui luisent aussi. C'est un chien bien nourri. Je sens un moment de flottement. Le clébard a plongé sa truffe dans mes fringues et un rictus passe sur le visage des trois fonctionnaires comme une vieille plaisanterie qui reprendrait. Le premier des trois greffiers va vers le chien.

«Couché», dit-il.

Il prend un par un mes habits, les fouille attentivement avant de les tendre au chien. Celui-ci les renifle à son tour de sa truffe humide. Ce spectacle me dégoûte. J'ai posé ma main gauche sur le bord du comptoir, écœuré, cachant mon sexe de l'autre main, sentant la plante de mes pieds sur la dalle de béton. Les greffiers ne font plus attention à moi.

Tout à coup – un coup de sifflet – le clébard repart comme il est venu. Mes vêtements sont par terre, maculés de bave. Je demande à me rhabiller. Les greffiers se tournent vers moi. J'ai l'impression que j'ai commis une faute grave en prenant la parole.

«Taisez-vous donc !»

«La procédure est en cours.»

«Mettez-vous derrière la ligne rouge.»

Le troisième greffier se lève. Il enfile des gants de chirurgien et s'approche de moi.

«Écartez les jambes et les bras.»

La honte me parcourt la peau comme une inflammation. Je m'exécute en fermant les yeux pendant les palpations. Dès qu'il me touche, pourtant, c'est comme si on me brûlait la chair. Je serre les dents, contenant la rage qui me submerge.

«Reculez.»

«Accroupissez-vous sur cette glace. Remontez vos parties génitales avec la main et restez une minute ainsi, qu'on regarde votre anus.»

J'ai le souffle coupé. Le chagrin, l'humiliation, la fatigue, tout se mêle alors. Je me tourne vers le comptoir: «Non, mais... Je... Je dois vraiment faire ça?»

«Ce détenu est pénible», dit alors le greffier d'un ton administratif étrangement froid. Les deux autres oscillent de la tête. J'ai les mains qui tremblent.

Je dois faire ce qu'ils me demandent, je le fais. Tout le monde le fait ici. Les larmes jaillissent sans que je puisse les retenir.

Au bout d'un temps infini, le greffier dit que c'est bon, tout est en règle, que la fouille est terminée. Il ôte ses gants et les jette avec répugnance dans une corbeille. Je peux enfin cacher ma nudité. Mais je ne rhabille plus le même homme qu'une heure auparavant.

Les trois greffiers me posent ensuite des dizaines de questions sur mon passé médical, ma naissance, mes habitudes sportives, ma religion et jusqu'à mon régime alimentaire.

« Répondez plus fort ! »

« On ne comprend rien. »

« Articulez. »

« Levez la tête ! »

Une caméra me filme le visage à bout touchant. On enregistre ma démarche. On prélève mes empreintes digitales, ma salive, la trace biométrique de ma pupille. Je me laisse faire. J'ai honte, je veux juste en finir et dormir. La voix métallique brandit ensuite un bout de papier qui est ma *carte d'identité pénitentiaire*. Le chef la jette sur une couverture brune. On y met aussi du papier toilette, une assiette en fer-blanc et un savon. Il faut que j'en noue les bouts pour former un gros baluchon.

« On va vous mener au Quartier des arrivants, conclut le greffier, vous y resterez une semaine en observation. Votre affectation définitive viendra ensuite. »

Un gardien gigantesque est apparu comme par enchantement à ma droite. Vêtu d'un uniforme barré de bandes jaunes et chaussé de pataugas cloutés, il ressemble à un pompier. Il en a la carrure et le visage aimable. Ce géant me repasse les menottes.

Il a ouvert une porte blanche sur le mur blanc. Il me dit d'une voix calme :

«Je vous en prie, monsieur, après vous.»

Le gardien jaune est très poli. Il dit tantôt «À droite, monsieur», tantôt «À gauche, monsieur», pour me guider dans les couloirs qui s'étendent devant nous. Déjà la laideur du béton me fatigue, déjà l'horizon me manque. Les couloirs se succèdent, gris sale, éclairés au néon, sans autre ornement que des tuyauteries et des fils électriques suspendus comme un long remords au-dessus de ma tête. Dans ce qui me paraît une impasse, le géant sort une tige métallique de sa poche et la glisse dans un orifice du mur. Un panneau coulisse et apparaît une porte avec l'inscription énorme BÂTIMENT B2 – QUARTIER DES ARRIVANTS. Je n'avais jamais franchi tant de portes qu'en cette journée, et j'aurais franchi celle-là sans réfléchir si l'odeur ne m'avait pas cloué sur place.

Une odeur de fruits pourris, d'eaux usées et de viande avariée me frappe en plein visage. Le gardien m'ordonne de passer, mais c'est comme si mon nez bloquait mes pieds. Je suffoque, cherchant inutilement un air préservé, quelque part, en l'air, tournant la tête comme un poisson affolé. Le garde répète son ordre d'une voix plus ferme. Je passe alors dans ce couloir. Ça me donne l'impression de marcher sur des centaines de sacs poubelles. Je

regarde les murs de béton sans comprendre. Où est la décharge? Où sont les égouts qui refoulent? Il n'y a qu'un nouveau labyrinthe de couloirs, s'élargissant et se rétrécissant, que notre marche à travers cette puanteur, rythmée par la succession de portes uniformément grises et marquées de sigles administratifs incompréhensibles. Enfin mes pieds rencontrent un escalier. Après plusieurs grilles, le gardien me fait entrer dans un bâtiment vaste comme un gymnase.

Il suffit d'un coup d'œil pour saisir l'architecture du B2. Des dizaines de cellules contiguës, aux portes percées d'un œilleton central, sont alignées le long de coursives ouvertes. Il y a trois étages, donc trois coursives qui font le tour du bâtiment rectangulaire pour desservir les cellules, avec de l'autre côté une balustrade. Ça me rappelle la disposition des vestiaires dans la piscine où j'allais me baigner enfant. De chaque petit côté du rectangle, un escalier de fer permet de relier le rez-de-chaussée aux coursives. Il y a un monte-charge dans le mur de gauche. Plusieurs gardes jaunes, grands et forts, sont assis au rez-de-chaussée autour d'un ordinateur type années 1980. Il faut venir en prison pour voir ce genre d'antiquités informatiques.

Je pose mon baluchon au sol. Il est dix heures du soir. Mon gardien a rejoint ses collègues. Je les entends s'entretenir de leurs voix calmes, sans doute sur le choix de la cellule où me mettre. La puanteur me déprime, je me demande si je vais pouvoir dormir dans ces conditions. Une autre

question m'agite : est-ce que je pourrai me doucher ? Je ne me suis pas lavé depuis trois jours. On m'a dit quelque chose au greffe à ce sujet, mais je ne m'en souviens plus.

Au bout de cinq longues minutes, un Jaune revient vers moi. Il m'enlève les menottes et me dit :

« Monsieur, vous serez au troisième étage, à la cellule deux mille trois cent... »

Il articule distinctement, mais je n'entends plus rien ; j'ai vu ses dents. Ce ne sont pas des dents humaines, blanches et cassables. Sur le devant de sa bouche, le gardien a deux incisives en métal, étincelantes et monstrueuses comme des ongles d'acier, et j'ai oublié de demander pour la douche.

En entrant dans la cellule ce soir-là, je ne vois rien que le lit superposé. Je monte sans réfléchir à la place que j'occupais dans notre chambre avec Tonio, celle du haut. Le temps que je m'en rende compte et la douleur, déchirante, fait monter à ma gorge des sanglots violents.

Heureusement la fatigue est plus forte et je finis par m'endormir.

Je me réveille une heure plus tard, à cause de l'odeur. De la sueur poisseuse me coule dans le dos, le plafond est tout proche, oppressant. Je dois me calmer. Mais j'ai faim et ça a toujours

été difficile pour moi de dormir le ventre creux. J'ai envie de manger, de me doucher, et l'idée de dépendre de l'administration pénitentiaire pour ces besoins élémentaires me démoralise. L'horreur de la prison s'immisce en moi. Je n'arrive pas à me rendormir. Je regarde le petit écran de ma montre luire dans l'obscurité. De derrière la porte me parviennent une série de sons sourds et irréguliers, des pas lents, des ordres brefs et des échos métalliques. Parce que je ne parviens pas encore à donner un sens à ces bruits, mes nerfs s'emballent. La peur et le chagrin, une sensation terrible d'abandon et d'impuissance me plongent dans des abîmes de noirceur.

J'ai dû me rendormir car un cri horrible me réveille soudain. Ça semble venir de la cellule d'à côté. C'est un cri d'homme désespéré, une longue plainte aux tonalités atroces, ponctuée de sanglots pitoyables. Ce cri me broie le cœur de terreur, mais aussi de pitié. Il continue ainsi pendant cinq minutes qui me paraissent une éternité. J'entends un détenu gueuler d'une voix forte :

« Oh ! Le crabe ! Claque-lui la gueule ! »

Maintenant ce sont sûrement des gardes qui courent avec leurs pataugas sonores. D'autres bruits suivent, lourds, dans la cursive rallumée. Des éclats de voix. Le cri venait de plus loin que je ne pensais.